

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LES
UNIONS CHRÉTIENNES
DE JEUNES GENS
ET L'ÉDUCATION POPULAIRE
EN FRANCE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 29 Janvier 1898, à 4 heures

PAR

Henri DUMONT

PARIS

IMPRIMERIE DE CH. NOBLET ET FILS

13, RUE CUJAS, 13

1898

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LES
UNIONS CHRÉTIENNES
DE JEUNES GENS
ET L'ÉDUCATION POPULAIRE
EN FRANCE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 29 Janvier 1898, à 4 heures

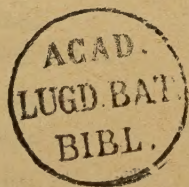
PAR

Henri DUMONT

PARIS

IMPRIMERIE DE CH. NOBLET ET FILS
13, RUE CUJAS, 13

1898



UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. ALLIER, Président de la soutenance.	
MM. ALLIER,	} Examineurs.
EHRHARDT,	
SABATIER,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

LES UNIONS CHRÉTIENNES

DE JEUNES GENS

ET

L'ÉDUCATION POPULAIRE EN FRANCE

INTRODUCTION

Depuis quelques années, une plainte générale se fait entendre, qu'on peut traduire ainsi : « Malheur à notre race, si nous n'enrayons pas le mal qui corrompt nos enfants ! »

Ce cri d'angoisse, qui le pousse ? Des hommes dont on ne saurait mettre en doute ni la haute compétence, ni l'impartialité. Ce sont des philosophes, des moralistes, des pédagogues, des magistrats, des publicistes, des professeurs, des orateurs émérites. La presse quotidienne, les revues, les ouvrages d'éducation, les tribunes politiques, les chaires religieuses, retentissent encore de leurs discussions. Certes, ils ne sont pas toujours d'accord dans leur appréciation des origines du mal et des responsabilités, mais leur concert nous semble unanime lorsqu'il s'agit d'affirmer sa gravité croissante.

M. Fouillée, dans une étude saisissante, publiée par la

Revue des Deux Mondes, sur les « Jeunes Criminels », s'attache à nous montrer l'armée du crime grossissant, menaçante, parmi les adolescents. M. Tarde, dans la *Revue Pédagogique*, après avoir douloureusement constaté l'importance du même phénomène, en recherche les causes et les remèdes. M. Buisson, dans la même publication, n'hésite pas à qualifier l'épreuve pénible que traverse notre jeunesse, de « crise morale ». M. J. Bonzon, avocat à la Cour d'appel, dans son intéressante publication *le Crime et l'École*, suit pas à pas cette marche ascendante du fléau parmi nos jeunes générations, relève la précocité des malfaiteurs et y voit un symptôme inquiétant de notre état social. M. Durckheim reconnaît, dans l'exposé de sa *Méthode sociologique*, que la « disproportionnalité de la criminalité en France crée une situation lamentable ». M. Gaufrès, dans son beau rapport au Congrès protestant de Montauban, avait déjà signalé les mêmes faits et appelé sur eux l'attention des hommes de bien. Enfin M. Raoul Allier, dans nombre d'articles et d'écrits sur cette crise, en fait une question sociale de la plus haute importance. Et vingt autres, que nous ne pouvons citer, sont aussi affirmatifs sur la gravité de la situation. Tous prennent pour base de leur argumentation, non de vagues déductions, mais les données indéniables des statistiques officielles et des faits généraux notoirement incontestables.

C'est ainsi qu'ils nous montrent comment, dans un demi-siècle, de 1830 à 1880, la criminalité avait quadru-

plé chez les mineurs; comment, depuis cette époque, malgré les efforts entrepris déjà pour enrayer le mouvement ascensionnel, nos espérances furent douloureusement déçues aux statistiques de 1894, qui enregistraient une augmentation de 9,000 jeunes malfaiteurs.

Une remarque, aussi pénible que significative, nous apprend qu'en moins de quarante ans le nombre des jeunes assassins a doublé, alors que celui des adultes demeure stationnaire. Le suicide lui-même est soumis à cette marche désespérante de la démoralisation juvénile. Sa moyenne s'élève, durant la même période, de 139 à 525.

Cette poussée navrante du crime est l'indice infaillible qu'il y a, dans notre société civilisée, des agents puissants de désagrégation morale.

M. Buisson cherche à nous rassurer quelque peu par une remarque qui nous semble juste : « Il ne faudrait pas, dit-il, s'exagérer la gravité ni les conséquences de cette crise morale. Elle n'est si grande que parce que nous ouvrons les yeux tout grands sur elle... Elle nous effraye, parce que nous redoutons la crise sociale. Autrefois, il n'y avait pas de crise de ce genre. On s'occupe beaucoup plus de dompter le peuple que de le bien élever, de l'épouvanter que de le moraliser. Mais la masse humaine, devenue libre, est à craindre, si on ne la modère; le flot d'immoralité qui monte, redoutable, si on ne l'endigue ».

On ne saurait mieux dire. Tout l'intérêt et l'actualité

de la question est là : endiguer le flot qui monte. Se frapper la poitrine ne suffit pas. Ce qu'il faut, ce sont d'énergiques et généreuses résolutions.

Bien des éducateurs se sont levés. Mais, tout en se mettant résolument à l'œuvre, ils ont tenu à signaler les fautes pour mieux indiquer les remèdes. L'un veut que ce soit la faute à l'école, qui n'a pas su empêcher; l'autre la faute à l'Église, qui n'a pas su conserver; un troisième, la faute à l'État qui n'a pas su organiser. Mais les divergences cessent lorsqu'il s'agit de dire : « C'est la faute aux parents qui n'ont pas su élever ». Nous sommes de ceux-là.

Nous pensons que presque toutes les causes de relâchement moral peuvent se rattacher à cette unique source, si bien étudiée par M. Gaufres : « l'abandon moral de la jeunesse ». L'alcoolisme, l'ignorance, la pornographie, la désertion des campagnes, l'incrédulité, etc., exercent sur l'adolescence une influence néfaste, surtout par suite de l'incurie des parents, du manque de surveillance et de sollicitude éducative auxquelles, avant et plus que tout autre, ils sont strictement obligés. « L'horrible alcoolisme, s'écrie M. Gaufres, ne prend son aspect le plus effrayant et le plus tragique que lorsqu'il fait des troupes de lamentables orphelins, et qu'il fauche en herbe toutes nos espérances ». L'ignorance, cette source du crime qui peuple les colonies pénitenciaires de petits malfaiteurs, au point que 2 o/o seulement ont reçu une instruction primaire complète et 30 o/o sont complè-

tement illettrés, l'ignorance n'a souvent (1) d'autre cause que l'insouciance des parents, qui laissent leurs enfants absolument libres de fréquenter l'école ou la rue, le temple ou le carrefour, l'atelier ou le bouge. Quant à la désertion des campagnes, il est de toute évidence que c'est là, trop souvent, de la part des parents à l'égard des adolescents, un abandon presque-matériel, lorsqu'ils laissent leurs malheureux enfants désertir le foyer paternel. Citons, sur ce sujet, quelques passages fort étudiés de nos meilleurs pédagogues.

« On a écrit, dit M. Gaufrès, que la jeunesse est moralement abandonnée. Ce mot est vrai dans une mesure dont on est loin de soupçonner l'étendue. Il l'est surtout pour cet âge difficile — nombre énorme d'enfants — que j'étends de la douzième ou treizième à la vingtième année, de l'école au régiment. Je vous apporte les pièces justificatives de cette assertion. Est-il vrai qu'il y ait négligence, délaissement, abandon moral de l'adolescent dans notre société? Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux pour vous en convaincre; le fait est partout frappant : au village, dans la ville de province, à Paris ». Et l'éminent moraliste nous dépeint alors ces jeunes enfants des villes et des campagnes, déjà si mal dirigés dans leurs années d'études, munis d'une sorte d'émancipation

(1) Que l'on veuille bien remarquer que, dans ces développements, nous écrivons l'adverbe « trop souvent », et non l'adverbe « toujours ». La cause de tant d'erreurs en sociologie est l'attribution des faits à une cause unique que l'on considère seule et que l'on veut seule combattre.

de fait, libres de leurs mouvements, de leur langage, de leur temps, de leurs relations, sans respect à la maison, sans respect au dehors, railleurs, insolents, réunis par bandes, audacieux, turbulents, maraudeurs, disposés à tous les désordres, alors que leurs parents dorment aussi tranquillement que si leur conscience était pure de tout reproche.

Si de la province nous passons à Paris, écoutons la description que donne de leurs allures M. Flandin, vice-président du Tribunal civil de la Seine : « Si dans
« cette immense cité parisienne, dit-il, vous faites un
« triage de ces légions d'enfants sortis des classes ouvrières, dont le plus âgé n'a pas atteint seize ans, vous
« avez un petit peuple libre depuis l'heure du départ des
« parents pour l'atelier jusqu'à celle du retour et plus,
« presque une armée de jeunes vagabonds ou mendiants,
« de petits marchands dont le métier est vite appris, de
« petits voleurs à l'étal, à la tire, à la roulotte, facilement
« enrôlés dans des équipes de cambrioleurs, passant des
« mois entiers hors du foyer paternel et finissant par
« accrocher leur frêle existence au monde de la prostitution et des filous ».

Enfin, si nous consultons, avec M. Joly, les statistiques pénitentiaires, nous trouvons que sur cent enfants condamnés treize seulement ont reçu l'influence d'une famille honnête ou régulière, c'est-à-dire sans tache officiellement reconnue. Les quatre-vingt-sept autres appartiennent à la légion des matériellement ou moralement abandonnés.

Dans trente-cinq maisons de correction, la Ville de Paris détient près de 8,000 de ces enfants. Et il convient d'y ajouter tous les acquittés avec indulgence, les 40,000 assistés enlevés à la rue, et tous ceux qui sont adoptés par des œuvres de sauvetage ou de patronage. « Ainsi, conclut l'auteur de cette statistique : absence d'un père ou d'une mère... mœurs déplorables des parents, habitudes de vagabondage, de paresse, parfois de vol, ni affection, ni protection, ni conseil au foyer, incitation au mal, telles sont les causes de perversion de ces pauvres enfants ».

Et M. Gaufrès conclut, en disant : « Dans de telles circonstances, les enfants les plus honnêtes, les nôtres, Messieurs, auraient succombé comme eux. Sans doute, tous ne descendent pas à ce degré d'abjection ; mais ceux qui n'ont pas paru devant les tribunaux portent les germes du mal auxquels les plus malheureux ont succombé. Ils sont sur la pente où les autres ont glissé, et l'on peut dire de ces adolescents, comme des animaux de la fable : Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

On pourrait croire que cet abandon est surtout l'œuvre des centres populeux, des villes ouvrières. Qu'on se détrompe. Les mêmes statistiques constatent que la moitié, au moins, des mineurs arrêtés dans ces vastes agglomérations sont des adolescents venus des campagnes, arrivés là, seuls ou avec leurs parents, et que la misère,

l'abandon moral, le vice et le crimé livrent facilement à la justice.

Ainsi les faits et les témoignages abondent pour prouver, comme nous le disions tout à l'heure, que les principaux fléaux de l'heure actuelle : l'alcoolisme, l'ignorance, l'incrédulité, la pornographie, la désertion des campagnes, ont pour cause ou pour complice, la déchéance de la famille et l'abandon matériel ou moral des enfants. Là où la famille manque, tout manque ; là où le foyer s'éteint, tout s'éteint.

Qu'opposer à l'accroissement d'un tel mal ? Des lois ? Oui, certes, des lois, là où elles peuvent quelque chose. Mais à elles seules, elles sont insuffisantes ; car elles reflètent plutôt qu'elles ne dirigent les courants moraux. Elles peuvent faucher, mais elles n'extirpent pas. Les grands remèdes, ce sont les œuvres, c'est-à-dire la main de l'homme. Et, puisque la principale source de démoralisation est la déchéance de la famille, il faut travailler sans trêve à son relèvement. Ce relèvement peut et doit se faire, non par le redressement des déchus (1), mais par l'éducation de leur postérité. Il y a à organiser l'éducation des adolescents. « Or, cette éducation, dit encore « M. Gaufres, s'opère de deux manières : elle est professionnelle ou morale. La première est l'œuvre « des Pouvoirs Publics, en ce qu'elle a de théo-

(1) Que nous nous gardons bien de nier, mais qui est d'un autre ordre. Nous cherchons ici les moyens de prévenir le mal.

« riche ». Elle fait l'ouvrier, mais l'homme est l'œuvre de la seconde. L'une forme surtout la machine, l'autre exclusivement l'esprit et le cœur. Et cette éducation-là est l'œuvre de tout le monde, de tous les honnêtes gens qui fréquentent, instruisent, aiment l'adolescence. Quand la famille fait défaut, leur devoir est de la remplacer. On ne naît pas homme, a-t-on dit, on le devient ; mais on ne le devient pas seul. C'est une lente et pénible élaboration que la formation d'un homme, surtout une formation complète, par le développement harmonique de toutes ses facultés. Faire des ouvriers, c'est bien ; faire des citoyens, c'est mieux ; des croyants, aussi ; mais faire des hommes, voilà le but. Dieu a fait l'homme. Ça a été, je crois, un des torts du mouvement généreux d'éducation populaire, inauguré avec tant d'enthousiasme par notre nouvelle et vaillante démocratie. On avait tellement besoin d'air et de lumière, qu'on a tout d'abord pensé qu'il suffirait de faire des hommes libres et éclairés. Mais on s'est aperçu bientôt qu'il était non moins important de les faire sages et bons. C'est là une rude tâche à laquelle l'Etat seul ne peut suffire. Il a besoin du concours de tous pour former l'âme de nos enfants.

Pour nous, la religion a le rôle le plus important à jouer dans cet enfantement d'âmes saines. Bien des éducateurs, en dehors des Églises, pensent que si l'enseignement supérieur peut, au moyen de la sagesse antique et des conceptions purement philosophiques, faire

des hommes intègres et dignes, l'œuvre paraît bien impossible pour les masses profondes de l'enseignement primaire, notamment pour les populations agricoles, qui forment plus des trois quarts de la nation française. Ils reconnaissent sans peine qu'il est beaucoup plus aisé de faire pénétrer l'idée du devoir dans le cœur et l'âme des enfants, à l'aide des données religieuses, du moins en ce qu'elles ont, non de confessionnel, de ritualiste, de formaliste, mais de moral, de divin, d'éternel.

M. Pécaut écrivait récemment, à propos des forces vives de la nation : « L'Église est une de ces forces vives, « lorsque, sortant de ses formules, de ses rites, de son « culte extérieur, de son esprit de domination politique, « elle s'élève à la hauteur d'une véritable institution religieuse, entretenant la flamme sacrée au foyer domestique, dans l'âme de la jeunesse, dans la conscience de la nation, c'est-à-dire dans les croyances, les principes d'action, les sentiments qui arrachent l'homme à l'égoïsme naturel, le détournent de penser et de se conduire comme s'il n'était que fils de la terre, et qui, par le devoir, le rattachent à Dieu. » Et dans une autre page : « La dignité humaine, avec le devoir qui en découle, est une haute vérité, mais quel en est le fondement ? N'est-elle pas comme suspendue en l'air, si la personne humaine elle-même ne tient à l'Esprit Éternel ? »

D'autre part, M. Renouvier écrit : « On est forcé de constater dans les efforts louables que font les Gou-

« vernements libéraux pour l'instruction du peuple,
« l'absence d'une doctrine capable de remplir le vide
« moral des esprits et des cœurs. La religion, en l'état
« actuel, peut fort peu de choses pour l'éducation, et là
« où elle manque entièrement, les hommes qui restent au
« plus bas degrés de culture reçoivent une éducation
« insuffisante ».

M. Fouillée reconnaît hautement la valeur pédagogique du christianisme : « L'humble croyant, dit-il, qui
« mêle des fables à son sentiment de la vie universelle
« est moins éloigné du vrai que le matérialiste orgueil-
« leux et égoïste qui ne croit qu'à l'heure présente. Il ne
« faut pas détruire dans l'âme de nos enfants la foi à
« tout idéal moral ».

Enfin, M. Buisson dit avec sa haute autorité pédagogique : « La morale était attachée à une tradition
« religieuse. C'était tout un. On a cherché d'autres prin-
« cipes, d'où il y a eu déplacement. Les anciennes di-
« gues étant rompues et les nouvelles mal construites, il
« en résulte un désarroi, à la faveur duquel le trouble
« augmente. En déchristianisant on a démoralisé ».

Résumons. Nous traversons, ou plutôt, notre jeunesse traverse une crise morale des plus inquiétantes, dont la cause principale est l'abandon moral de l'enfance par la famille déchue. Or, le relèvement de la famille, base de tout état social, ne peut s'opérer qu'en faisant des générations nouvelles par l'éducation populaire. Mais cette éducation, pour être efficace, réclame impérieusement le

concours de l'idée religieuse. En d'autres termes, pour faire de nos jeunes délaissés moralement des hommes vraiment dignes de ce nom, il faut leur offrir un asile, un foyer, une famille, une morale, une croyance. Voilà l'œuvre par excellence, l'œuvre de transformation et de régénération sociale à accomplir. Qu'avons-nous fait pour elle, chacun dans notre sphère ? Certes, notre intention n'est pas d'examiner ici la part que chacune des puissances éducatrices devait et a pu prendre dans la tâche commune. Mais nous avons le droit de dire avec M. Raoul Allier : « Sans doute, des efforts considérables ont été « tentés. Ils se multiplient de tous côtés sous les formes « les plus ingénieuses. Mais qu'avons-nous fait, nous « qui avons reçu l'Esprit de la Réforme et qui mettons « l'éducation au-dessus de tout et ne consentons à sépa- « rer ni la religion de la morale, ni la morale de la « religion ? »

Eh bien, nous avons entre les mains un instrument de premier ordre, une œuvre qui, peu étendue encore, doit grandir et jouer un rôle considérable dans la lutte pour le sauvetage et la protection de l'Adolescence, l'œuvre des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens. Par son organisation large, son but évangélique et moralisateur, la composition de ses membres, ses moyens d'éducation et de propagande, ses installations attrayantes, les asiles et les relations qu'elle offre aux jeunes gens de toutes classes, de toutes conditions, de tout âge, de toutes professions, de toutes croyances, de tous pays, n'est-elle

pas appelée, en élargissant la sphère de son action, à servir la cause de l'Évangile parmi les générations qui montent ?

Pour s'en convaincre, il suffit de voir ce qu'elle *est*, ce qu'elle *fait* et *peut faire* encore.

CHAPITRE I^{er}

ORIGINES DE L'ŒUVRE EN FRANCE

Les Unions chrétiennes de jeunes gens ne sont pas antérieures, en France, à 1850. Sans doute, en 1833, un groupe de jeunes gens protestants, dont la plupart étaient étudiants, avaient fondé chez M. le pasteur Louis Meyer la Société des Amis des pauvres. Ils s'édufiaient en commun, mais ils étaient plutôt une Société de charité. En 1850, M. George Willhams, de Londres, réunissait quelques jeunes gens pendant un séjour qu'il faisait à Paris, leur donnait des détails intéressants sur l'Association chrétienne de jeunes gens de Londres qu'il avait fondée en 1844. Il les invitait à fonder à Paris une association du même genre. Mais ce n'est qu'en 1852 que le Comité d'organisation, formé à la suite de cette visite, aboutit. Le 6 avril de cette même année, dans un modeste local situé au fond d'une cour, 18, rue Dauphine, la police, avec de grandes craintes et moyennant une surveillance d'agents, permettait à ces jeunes gens de tenir leur première réunion. A la suite de celle-ci, il était décidé qu'une réunion d'édification et d'étude de la Parole de Dieu aurait lieu tous les mardis soirs. L'Union chrétienne des jeunes gens de Paris était fondée.

Vers la même époque, des faits analogues se produisaient dans plusieurs villes de province : à Saint-Étienne, à Annonay, Nîmes, Montpellier, Congénies, Alais, Codognan, etc. En 1855, les Unions chrétiennes de jeunes gens, qui s'étaient fondées dans différentes villes de France, se réunissaient en Conférence à Paris. Dans un rapport présenté à ces assemblées, nous trouvons les détails suivants :

« Nos Unions sont nées du malaise et de l'isolement, et, il faut ajouter, du malaise et de l'inaction. Notre jeunesse, ce temps d'activité, nous le passions trop souvent oisifs dans l'Église, assistant en étrangers au mouvement religieux si plein, pour le jeune homme, d'intérêt d'un mystérieux prestige. Nous restions dans une piété passive qui, parfois, nous était pénible à nous-mêmes. Mais comment oser, tout d'un coup, nous mêler à nos frères, nous mettre sur le même pied ? Nous disions : ce sera pour plus tard. Un christianisme actif nous semblait d'un autre âge. Mais quand on nous a appelés comme jeunes gens, pour une œuvre de jeunes gens, nous nous sommes levés, heureux de suivre nos frères sans renoncer à notre jeunesse.

« Ce double besoin d'action et d'union a donc produit nos associations, il en est la cause intime et vitale ; quant aux moyens qui provoquèrent leur formation extérieure, ce furent d'abord les visites de l'un de nos frères qui, voyageant pour le commerce, cherchait aussi à voyager pour le Seigneur. Ce fut ensuite la correspondance de nos

amis de Genève. Le premier réunissait à son passage les jeunes gens sérieux qu'on lui indiquait, parlait à leur cœur, racontait ce qu'ailleurs on commençait à faire, puis, les mettait en rapport avec Genève, qui, à son tour, les encourageait par ses lettres pleines de conseils et de chaleur.

« Ainsi se formèrent nos premières Unions. Plus tard, la circulaire de Paris, la correspondance fraternelle, l'exemple enfin, le plus puissant des appels, multiplia assez rapidement leur nombre. Quelques-unes aussi se formèrent spontanément, car partout elles répondaient à un besoin senti ».

Des délégués étrangers étaient venus à cette conférence. La conséquence de leur présence fut la fondation de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens. Toutes adoptaient la confession de foi qui y avait été votée et qui est ainsi conçue :

« Les Unions chrétiennes de jeunes gens ont pour but de réunir dans une même association les jeunes gens qui, regardant Jésus-Christ comme leur unique Sauveur et leur Dieu, veulent être ses disciples dans leur foi et dans leur vie, et travailler ensemble avec le concours du Saint-Esprit, à étendre parmi les jeunes gens le règne de leur Maître ».

En 1856, fut créé un conseil des Unions qui ne vécut que trois ans. Ce n'est qu'en 1867 que l'Alliance nationale fut fondée avec un comité national, renouvelable tous les trois ans. Cette organisation ne procura pas aux

Unions tous les progrès qu'on avait espérés. Il n'est pas difficile d'entrevoir les causes qui entravaient l'effort des Unions. En premier lieu, l'œuvre était parfois conçue à un point de vue un peu sectaire. Tout autant qu'au besoin religieux des jeunes gens, elle donnait satisfaction à l'esprit de séparation qui sévit volontiers dans certaines régions. Quelques personnes répétaient aisément : « L'Union est l'Eglise des jeunes gens ». Cette conception avait pour résultat de rendre les jeunes gens étrangers à leur première patrie spirituelle, de fonder une Eglise dans l'Eglise. Il n'était que trop naturel que là où elles revêtaient ces apparences, les Unions se heurtassent à l'hostilité des pasteurs. Leurs fondateurs n'avaient jamais eu ces idées sectaires; mais il suffit que ce malentendu surgît quelque part pour que l'essor de l'œuvre fût entravé.

En second lieu, les Unions avaient pour leur recrutement une base un peu étroite. Elles excluaient les hommes mariés, et même les célibataires, à partir de 35 ans. Elles ne les conservaient même pas comme membres honoraires.

D'autre part, le service militaire, très long à cette époque, leur enlevait souvent leurs meilleurs membres. L'Œuvre n'avait pas cette stabilité, que la présence d'hommes expérimentés lui aurait donnée.

Enfin, les Unions chrétiennes de jeunes gens avaient contre elles leur titre même. Elles semblaient être des sociétés exclusivement composées de jeunes gens conver-

tis. Or, leur ambition était, au contraire, de permettre d'organiser l'évangélisation des jeunes gens par les jeunes gens. Mais, en vertu de leur nom, elles n'avaient pas dans leur sein les jeunes gens qu'il aurait fallu évangéliser; elles en arrivaient à ne pas chercher les moyens suffisants pour attirer les jeunes gens qu'on aurait voulu placer sous l'influence de l'Évangile.

CHAPITRE II

IDÉES EN GERME

Il faut nous arrêter devant cette année 1867. Nous y saisissons le germe d'idées qui ne seront développées et appliquées que plus tard, mais dont il importe de noter l'apparition. On est, en effet, trop porté à attribuer à des influences exclusivement étrangères, la transformation qui s'introduit de plus en plus dans l'œuvre des Unions chrétiennes de jeunes gens. Nous voyons qu'à cette époque, en 1867, la question suivante est posée devant la Conférence nationale : « Comment rendre l'Union plus attrayante pour les jeunes gens ? » Il ne s'agit pas alors pour l'œuvre de devenir séduisante pour le jeune homme mondain. Pour le devenir, elle devrait sacrifier ce qui fait sa force et sa vie. Elle n'y parviendrait qu'au prix de concessions qui anéantiraient bientôt son but de conversion et de sanctification. Il s'agit de devenir conquérante vis-à-vis d'autres jeunes gens pour qui le nom du christianisme n'est pas un épouvantail. Le rapporteur s'exprime de la façon suivante :

« Ce qui éloigne les jeunes mondains de nos sociétés, c'est le but qu'elles poursuivent. En quoi pourrions-nous leur plaire, nous qui voulons renoncer à ce qu'ils aiment

et qui les invitons à suivre Jésus-Christ qu'ils repoussent? Evidemment, ils sont éloignés de nous par le côté austère de notre vie, et plus nous serons fidèles, plus ils se tiendront à distance. Mais, si nous ne pouvons absolument plaire aux mondains, nous devons faire de grands efforts pour rendre nos réunions attrayantes à cette foule de jeunes gens qui, sous de sérieuses impressions, ordinairement passagères, cherchent à sortir du chemin large et sentent un besoin d'appui et d'encouragement. Ceux-là, Messieurs, méritent toute notre attention, c'est pour eux que nous devons tout d'abord travailler. Cette classe est plus nombreuse que nous ne le croyons; elle se compose des indécis, des timides, des faibles, des ignorants; elle renferme, en un mot, les jeunes chrétiens de nom, au cœur tiède, et les jeunes mondains incertains dans leur mondanité. Que pouvons-nous faire pour eux? Que nous a-t-il manqué jusqu'ici pour les atteindre et pour les amener nombreux au milieu de nous? »

Le rapporteur, avant d'en venir aux moyens extérieurs, insiste certainement sur les autres : l'amour, le dévouement, le don de soi, l'accord constant entre les principes et la vie. Il insiste ensuite sur la bonne organisation des réunions proprement religieuses : réunions d'édification, réunions d'appel, réunions d'études bibliques; mais il ne recule pas devant un agrandissement de l'œuvre, et c'est pourquoi il nous faut insister sur le programme qu'il propose. C'est là un document qu'il importe de ne pas oublier. A cette époque-là, on n'avait pas les yeux tournés

vers l'Amérique, et l'on ne peut, par conséquent, accuser l'auteur de cette étude de céder aux tentations de l'américanisme. Nous sommes en présence de chrétiens de France qui réfléchissent sur ce qu'ils doivent à leurs compatriotes. On nous saura gré de citer textuellement ce document peu connu.

Pour le rapporteur, toute Union doit avoir une salle de lecture, et le bibliothécaire est un des principaux agents de l'œuvre. Le tableau qu'il présente de cette salle prophétise bien ce qu'on essaiera plus tard de réaliser. « Les tables auxquelles nous faisons asseoir les jeunes gens doivent présenter un coup d'œil attrayant. J'y voudrais voir toujours plusieurs feuilles illustrées, une ou deux bonnes revues, les meilleures brochures du jour, quelques journaux religieux, les nouvelles publications les plus intéressantes; au centre, dans un casier, une petite collection de livres d'élite, le tout tenu dans un ordre parfait et réuni de manière à pouvoir être facilement atteint de chaque côté de la table. Il est bon que le nouveau venu soit mis à l'aise dans les plus petits détails et qu'il trouve facilement et sans trop demander ce qui peut lui plaire comme lecture.

« Ou bien, si la place abonde, on peut diviser les matériaux, avoir la table des journaux, des illustrations et celle des livres proprement dits. Enfin une troisième table, réservée pour ceux qui veulent écrire, bien fournie de bon papier et d'excellentes plumes. »

Le rapporteur ne borne pas à cela l'œuvre intellec-

tuelle de l'Union; il estime que : « suivant la position, la localité, les circonstances, l'Union pourra étendre considérablement son influence en donnant un élan ou en s'associant à tous ceux qui contribuent à l'instruction populaire. Dans telle ou telle ville où l'on n'a pas encore établi de cours du soir, de lectures publiques, elle devra faire son possible pour organiser de pareilles séances... Autant que possible, poursuit-il, prêtons la main à toute entreprise dont le but est le bien moral de nos semblables.

« Je voudrais que nous fussions connus partout pour notre bonne volonté, notre complaisance, notre dévouement...

« Les jeunes gens savent admirer le désintéressement, et c'est à ceux qu'ils voient le plus fidèles, le plus sévères avec eux-mêmes, le plus dévoués, qu'ils donneront leur confiance, lorsque l'Évangile atteindra leur cœur. Mais, si nous entrons dans ce genre d'activité, si nous établissons des cours, si nous faisons donner des séances, n'oublions jamais que les orateurs auxquels nous confions cette tâche doivent être avant tout des hommes à conviction chrétienne, qui puissent traiter les sujets à la lumière de l'Évangile... Là où une telle œuvre ne peut être poursuivie, organisons des séances plus élémentaires, données, si possible, par les membres eux-mêmes, ou par des jeunes hommes amis de l'Union. Ce sera là un moyen de les intéresser toujours plus à nous, car il est encourageant de voir combien vite d'affectueux rapports s'éta-

blissent entre ceux qui travaillent peu ou beaucoup à la même œuvre. »

Le rapporteur n'hésite pas à aller plus loin et à traiter la question de délassements. Assurément il ne veut pas que l'on aille à l'Union chrétienne, parce qu'on s'y amuse plus qu'ailleurs ; il y a une réputation dangereuse à laquelle il ne faut pas tenir. Mais les Unions ont à se souvenir qu'elles réunissent des jeunes gens. Si le chrétien adulte a droit au délassement, le jeune homme surtout ne peut pas concevoir une vie toujours grave, toujours tendue, partagée seulement entre le travail et la prière.

« Nous ne comprenons pas, dit-il, un jeune chrétien se retranchant, par un ascétisme exagéré, les joies expansives de son âge, et ne se mêlant pas aux jeux et aux exercices de ses camarades. » Aussi le rapporteur ne se demande pas si le jeune chrétien peut se délasser ; la question est pour lui résolue d'avance. La question qu'il pose est celle-ci : « L'Union doit-elle introduire dans son sein les plaisirs honnêtes ? Peut-elle offrir aux jeunes gens les amusements qu'ils vont chercher ailleurs au risque de se lier avec des hommes légers ou corrompus ? »

Il résout cette question par l'affirmative. Nous voyons même, par son rapport, que, neuf ans auparavant, la même question avait été déjà posée à la seconde conférence des Unions et résolue également par l'affirmative. Le rapporteur de 1867 rappelle les conclusions de celui de 1858 : « L'Union doit se procurer les récréations ins-

tructives et salutaires, mais en ayant soin de ne le faire que si elle peut répondre d'une manière satisfaisante à ces trois questions : Y est-elle appelée par les circonstances ? Le pourra-t-elle sans nuire à ses œuvres les plus importantes ? Ses membres pieux sont-ils en mesure de sanctifier les moyens qu'ils adoptent ? »

Si de ce rapport nous passons à la discussion qui l'a suivie, nous voyons que les conclusions du rapporteur ont été presque unanimement approuvées. Un membre de la conférence dit ceci : « Il faut savoir parler aux jeunes gens de l'attrait du christianisme ; mais il faut surtout que la vie d'un jeune homme chrétien soit attrayante. Elle doit être jeune, elle doit agir, comme le faisait Jésus-Christ, sur l'âme et sur le corps, sur l'homme tout entier. Les bienfaits matériels du Sauveur avaient aussi leur valeur, et, si nous devons agir sur l'âme tout d'abord, ne négligeons pas l'action que nous pouvons exercer sur l'intelligence par les cours du soir, les œuvres de bienfaisance, les lectures et autres moyens analogues. Si les jeunes gens ne le font pas, qui le fera ? Si l'Union en se développant ne travaille pas au dehors, si elle se contente de s'édifier elle-même, elle ne tardera pas à tomber. »

Ces idées ne sont pas restées purement théoriques. Des 1852, c'est-à-dire dès sa fondation, l'Union de Paris avait une œuvre missionnaire. Les moyens d'action consistaient en une bibliothèque et une salle de lecture ouverte tous les soirs, en des conférences, en réunions

hebdomadaires de méditation et une assemblée mensuelle de membres consacrée aux affaires administratives et à l'édification. Il faut pourtant signaler, de 1859 à 1862, les conférences données sous les auspices de l'Union au Cercle des Sociétés Savantes, quai Malaquais, par MM. Bersier, Dhombres, de Pressensé et Rognon.

En 1864, l'Union fait donner par M. de Pressensé, à la salle de la Société d'encouragement, rue Bonaparte, des conférences sur la vie de Jésus, qui ont un grand retentissement. Cette même année on vote le principe d'admettre des membres associés, on s'occupe d'un service de placement pour les membres sans travail.

Comme on le voit, pendant cette période s'agitèrent bon nombre des idées qui ont fini par s'imposer. Il ne faut donc pas attribuer à une imitation servile de l'Étranger le développement d'idées chères, dès le début, à ceux qui ont fondé en France l'œuvre des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens.

CHAPITRE III

LES DEUX CONCEPTIONS ANTAGONISTES

Si ces idées ont eu de la peine à se répandre et à se réaliser, c'est qu'elles se heurtaient à des préjugés nombreux, ou, si l'on préfère, à des préventions inspirées par des sentiments très honorables

Les deux conceptions antagonistes ont coexisté longtemps, et nous verrons bientôt ce qu'il a fallu pour que l'une d'elles finît par l'emporter sur l'autre. Nous avons sous les yeux le numéro d'un journal religieux, dans lequel les deux tendances se trouvent en même temps représentées et affirmées ; c'est l'*Église Libre* du 22 septembre 1882. Nous y trouvons d'abord une lettre d'un chrétien, intitulée « L'esprit des Unions Chrétiennes », dans laquelle nous lisons entre autres choses ce qui suit :

« Une Union chrétienne suppose des jeunes gens chrétiens, sinon pourquoi usurper ce titre ? Et combien d'unions qui, au début de leur existence, prennent ce titre sans se rendre compte du mensonge qu'elles affichent ! Le motif et le but que doivent se proposer des jeunes gens ou des adultes, en se groupant, doit être de « sonder les Écritures », rien autre chose ; et n'est-ce pas tout ? Que veut dire union chrétienne ? Réunion intime de cœurs et

d'âmes, qui ayant faim et soif de justice, cherchent le rassasiement promis, et, en sondant davantage ensuite la pensée d'amour du Dieu Sauveur par l'étude des Écritures, travaillent à répandre autour d'eux l'éclat de la vérité de Dieu, étant eux-mêmes « des lumières dans le monde, y portant la parole de vie. »

Ces principes, une fois posés, il est facile de deviner ce que l'auteur de l'article va dire de ce que nous appellerons le programme large des Unions :

« A côté de cela est-il nécessaire d'avoir dans une Union d'autres moyens d'occupation, si ce n'est le chant, les bonnes lectures et surtout la prière ? Non, quelques esprits faciles et, je le reconnais, bien intentionnés, pensent qu'il est nécessaire d'ajouter à ce principe, que personne ne nie, « l'Étude des Écritures », quelques distractions honnêtes, jeux inoffensifs, soirées musicales, moyens d'attraction pour les jeunes gens d'abord, les étrangers ensuite. Tout cela a sa place marquée dans toute société dont le but est d'éloigner la jeunesse des jeux malsains, des compagnies mauvaises, des lieux de rendez-vous démoralisateurs, mais non au sein d'une Union chrétienne de jeunes gens. Le christianisme ne pénètre pas le cœur, ne le transforme pas au moyen d'un jeu d'échecs, de dominos ou autre, en usage dans certaines Unions ; il ne saurait s'allier à des moyens humains ; il demande, il exige que les membres chrétiens d'une assemblée vivent de Christ. « Celui qui m'aime gardera ma parole. — Vous êtes les temples du Saint-Esprit. — Allez et enseignez les

nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom. »

C'est bien là la conception que nous avons déjà rencontrée et qui nous a servi à expliquer en partie le peu de développement pris par l'œuvre. Mais, dans le même numéro du même journal, un de ses rédacteurs principaux prend la plume pour défendre une théorie toute contraire. Nous lisons dans son article :

« D'après notre correspondant, l'Union doit être une classe biblique, et toute autre occupation que l'étude de la parole de Dieu, la prière ou le chant des cantiques doit en être bannie. Nous croyons que c'est là une erreur et que les Unions chrétiennes se condamneraient à une mort prompte, si elles limitaient leur action à un cadre si restreint. »

Voilà bien le conflit d'idées que nous tenions à signaler. Nous allons voir l'auteur de cette réponse formuler, avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, la conception de l'avenir. Ici encore, c'est la réflexion sur ce qui est et devrait être, et non pas l'obsession d'idées étrangères, qui se fait jour :

« Nous considérons l'Union chrétienne comme un cercle de jeunes gens dont les membres actifs doivent tous être animés d'une piété vraie, mais dont l'influence doit s'exercer sur la jeunesse non chrétienne par tous les moyens qu'approuve la morale de l'Évangile. Nous sommes donc de « ces esprits faciles », dont parle notre

honorables correspondants, qui trouvent bon que des membres d'Unions chrétiennes aient, soit entre eux, soit en commun avec des jeunes gens du dehors, attirés par leur cordialité, leur sérieux, « leur largeur », des soirées littéraires, musicales, des séances amusantes, oui, des séances d'une franche gaieté, et nous ne voudrions pas en exclure les jeux d'échecs, de dames ou de dominos, ni même les charades. En un mot, tout ce qui est bienséant et de nature à développer l'esprit, tout ce qui n'est pas déplacé au foyer chrétien, dans les diverses manifestations de la vie sociale ou domestique, doit être permis par le règlement de l'Union chrétienne. »

Un tel élargissement du programme devait forcément indigner certains esprits, en inquiéter d'autres. L'auteur de l'article aurait eu tort de négliger les objections possibles. Il les prévoit et y répond :

« On objectera, nous le savons bien, qu'une semblable tolérance peut engendrer des abus et que les amusements risquent d'absorber toutes les heures de réunion. Oui, répondons-nous, si les membres actifs de l'Union ne sont pas des jeunes gens chrétiens, et si le président ou ses assesseurs ne veillent pas à l'observation des règlements qui mettent à part certaines soirées pour l'étude de la Parole de Dieu, la prière, les exhortations mutuelles. Mais remarquez qu'avec des membres de l'Union non convertis le système préconisé par notre correspondant est bien autrement dangereux ; car il saute aux yeux que des jeunes gens bien disposés, mais non encore

chrétiens, quoiqu'ils se figurent l'être, seront vite rebutés par un règlement austère qui ne laisse aucune place aux distractions les plus saines, les plus légitimes.

« L'Union, que nous appellerons « d'Étude biblique et de prières », n'est pas capable de retenir ses membres ; elle les fatigue promptement et les perd l'un après l'autre ; l'Union Cercle est dans les meilleures conditions, non seulement pour conserver ses membres actifs, mais encore pour acquérir des membres nouveaux ».

Cette dernière conception a si bien l'avenir pour elle qu'elle est la seule soutenue dans les lettres que cette petite discussion fait adresser au même journal sur le même sujet. Nous citerons un fragment de l'une d'elles qui est fort significatif.

« Pourrais-je tout d'abord vous approuver, lorsque vous considérez l'Union chrétienne comme un Cercle de jeunes gens ? Une Union chrétienne, à mon sens, loin d'être exclusive, doit chercher à attirer à elle le plus de jeunes gens possible, et, par conséquent, mettre en jeu non seulement un zèle vraiment chrétien, mais encore tout ce qui est susceptible de retenir les nouveaux venus, comme salle de lecture, bibliothèque, journaux, etc., et même l'exercice corporel. Parfois, en effet, les nouveaux amis qui arrivent, effrayés par un dehors trop sérieux, parce que, selon saint Paul, la viande leur est encore une nourriture trop forte, s'éloignent et ne reviennent plus ; tandis qu'une société franche, ouverte, et pleine de gaieté au dehors, comme à l'Union, leur rend souvent

le chemin moins difficile pour arriver graduellement à comprendre la véritable charité chrétienne, celle qui unit fortement les cœurs jusqu'à les enchaîner l'un et l'autre et qu'on ne quitte ensuite, quand arrive le moment du départ, que physiquement, mais jamais moralement.

« Il faut néanmoins au sein de toute Union, pour lui donner une consistance ferme et durable, un noyau de jeunes chrétiens remplis de foi. L'Union, par suite de départ ou de diverses circonstances, a besoin d'un appui capable de résister à toute cause de désorganisation, ou d'affaiblissement ; ce n'est que dans ce noyau qu'elle peut alors trouver la force de continuer son œuvre sous le regard de Dieu. »

L'intérêt de ces citations n'est pas dans la valeur extraordinaire des idées qu'on y trouve. Il est dans le spectacle qu'elles nous fournissent. Nous voyons qu'à cette époque le choix n'est pas fait entre les notions antagonistes. Ces polémiques qui éclatent dans les journaux révèlent l'état de l'opinion, et, pour notre étude historique, elles ont leur valeur.

Il semble bien que l'on trouve, dans la dernière lettre citée, la formule qui fait la synthèse des deux opinions opposées. Mais, à vrai dire, ceux qui soutiennent la seconde conception n'avaient jamais oublié qu'une Union chrétienne de jeunes gens doit avoir ce noyau de convertis décidés. Ce serait travestir leur pensée que de le

méconnaître. Que fallait-il pour que cette conception parvînt à s'imposer à l'attention ?

Il fallait, non pas que l'idée fût introduite en France de l'étranger, puisqu'elle était déjà chez nous, il fallait que l'on constatât chez nous les conséquences que la réalisation de cette idée avait dans d'autres pays. Il fallait ensuite que les partisans de cette conception fussent mis en état d'introduire dans la pratique ce qu'ils avaient été réduits jusque-là à accepter sous la forme de plan théorique. C'est ce qui est arrivé en 1883, lorsque l'Union de Paris, visitée par M. James Stokes, fut poussée dans la voie où elle n'a cessé depuis lors de s'avancer. Nous n'avons pas à raconter l'histoire de cette Union, pas plus que nous n'avons voulu raconter celle de l'Alliance des Unions de France. Nous notons seulement le moment où l'œuvre tend à devenir décidément ce qu'elle doit être. C'est en 1883 que s'ouvre pour elle la période qu'il faudra sans doute appeler un jour la période des conquêtes.

Nous voyons maintenant quel rôle les Unions Chrétiennes de jeunes gens devront jouer dans le mouvement d'éducation populaire qui, de l'aveu de tous, est aujourd'hui indispensable. Nous avons vu que le plus grand danger auquel la jeunesse populaire est exposée provient de l'abandon auquel elle est livrée entre l'école et le régiment. Pour remédier à cet abandon surtout moral, bien des œuvres se sont fondées. Parmi elles les Patronages sont au premier rang. Comme le dit un rap-

port adressé, en juillet 1896, au ministre de l'instruction publique : « Ils (les Patronages) se tournent vers la protection de l'adolescence qui court tant de périls dans l'atmosphère troublant et vide où ils luttent contre le vice, comme les cours et les conférences contre l'ignorance. Ils sont un réconfort et une sauvegarde contre les dangers et les tentations de la rue, contre les contacts des malsaines camaraderies. Ils sont une tutelle qui laisse toute liberté au pupille, qui ne pèse en rien sur lui, qui se fait douce et accueillante, qui se plaît à lui procurer les distractions intelligentes et salutaires. De jour en jour ils s'appliquent à devenir les aides, les soutiens des jeunes gens qui débudent dans la vie.

« Sans doute on attire, on récrée les adolescents par les jeux les plus variés, les mieux accommodés au goût de leur âge, mais surtout on s'occupe de leur trouver des débouchés. On se les recommande entre patrons, on leur cherche des emplois en rapport avec leurs aptitudes, on s'attache à découvrir en eux leur vraie vocation pour éviter déboires, mécomptes et découragements. On s'intéresse à leur travail, à leur succès. On leur fait sentir par une réelle preuve d'effective amitié qu'ils ne combattent pas isolés, en enfants perdus dans la mêlée des intérêts ».

Ce programme est beau, est intéressant ; mais nous le connaissons. C'est lui que nous avons rencontré, lorsque nous étudions l'histoire des Unions chrétiennes de jeunes gens. Toutes les ambitions qui se trouvent ici, nous les avons déjà formulées. En adoptant ce pro-

gramme, les Unions ne feraient que reprendre ce qui leur appartient depuis longtemps.

Essayons maintenant de nous représenter ce qu'elles devront être et faire pour répondre aux besoins de l'heure actuelle.

CHAPITRE IV

PROGRAMME

Les Unions chrétiennes de jeunes gens sont une œuvre religieuse fondée par des chrétiens qui estiment qu'il y a lieu d'organiser pour les jeunes gens un asile moral et religieux contre toutes les tentations malsaines du dehors. Ces chrétiens sont convaincus qu'en dehors de l'influence de l'Évangile, le sauvetage complet de la jeunesse n'est pas possible. Ils jugent donc que leur œuvre serait incomplète si elle n'amenait les jeunes gens à l'acceptation de la loi de Christ. Il importe de noter tout d'abord ce premier trait.

Nous ne comprenons pas une Union chrétienne de jeunes gens sans un noyau de membres décidés à proclamer l'Évangile et à appeler d'autres jeunes gens à la conversion. Au centre même de l'œuvre, il y a donc une union de jeunes gens chrétiens ; mais cet assemblage de mots n'est pas synonyme de celui-ci : Union chrétienne de jeunes gens. La seconde expression a un sens beaucoup plus vaste que la première. Si, en effet, l'Union chrétienne de jeunes gens consiste seulement dans le groupement de jeunes gens qui font une profession décidée d'appartenir au Christ, il n'y a pas une œuvre

d'évangélisation à entreprendre chez elle. Pour qu'il y ait évangélisation, il faut qu'il y ait des jeunes gens à évangéliser, c'est-à-dire qu'il y ait dans l'œuvre, à côté et autour du noyau de membres actifs dont nous venons de parler, un nombre plus ou moins considérable de membres associés, auxquels l'on n'aura imposé aucune condition religieuse, mais auxquels on facilitera sans cesse l'approche de l'Évangile.

Les jeunes gens disposés à entendre parler des choses religieuses sont moins rares qu'on ne le suppose. Le milieu général où ils vivent leur suggère une attitude de convention. L'on craint le ridicule en s'intéressant à des questions dont il est de mode de parler avec un sourire. Le scepticisme railleur, la négation franche et résolue sont bien moins souvent le résultat de convictions personnelles qu'une obéissance à la mode. On voit, par suite, sans qu'il soit nécessaire d'insister, l'importance pédagogique d'un milieu où justement il est convenu qu'on peut parler sans ridicule de choses religieuses. L'influence d'une Union chrétienne de jeunes gens bien organisée commence par être libératrice, en affranchissant le jeune homme de la tyrannie des habitudes ambiantes et de la suggestion des conventions sociales.

Mais pour que cette libération s'opère, n'est-il pas indispensable que le jeune homme, non chrétien, mais bien disposé, ait envie de pénétrer dans ce milieu favorable? Or, pour qu'il y soit attiré, il est évident que la piété des membres actifs ne doit avoir pour lui rien de rébar-

batif, d'effarouchant ou de trop mélancolique. Par là, on comprend combien les qualités personnelles ou les défauts, le tact ou le manque de tact de ces mêmes membres, ont une large part dans la réussite ou l'échec des œuvres de ce genre. Avec la meilleure organisation, avec des programmes excellents et des plans irréprochables, une Union peut végéter et sombrer par la faute de ceux qui doivent lui donner la vie.

Mais, d'autre part, les hommes ne sont pas tout, et l'on aurait tort de négliger l'élément de succès ou d'échec résultant de telle ou telle forme d'organisation. Nous estimons qu'à l'attrait exercé par les qualités des membres actifs eux-mêmes, doit s'ajouter la séduction des avantages offerts par l'Union comme tels. Le jeune homme est attiré par les estaminets, les brasseries, les cafés, etc. Si l'Union ne lui offre comme asile qu'une salle nue, de tenue négligée, sans confort d'aucune sorte, celle-ci repoussera par son aspect même, lui donnera envie de fuir; et ce que l'Union ne lui aura pas offert, il le trouvera ailleurs, mais avec quels poisons pour le corps et pour l'âme!

Les jeunes gens ont besoin de distractions, de détente, de gaieté. C'est dans leur nature elle-même. Une œuvre morose, où l'on condamne leurs élans, ne les attirera jamais. Si donc l'Union ne donne pas satisfaction à ces besoins spontanés de l'être humain, elle pourra bien être un petit cénacle piétiste, mais elle ne se développera pas. Aussi bien n'y a-t-il pas à se scandaliser des divertisse-

ments qu'on y offre. Car, enfin, divertissement n'est pas synonyme de dissipation. Le mot divertir, dans son sens étymologique, signifie faire diversion aux occupations habituelles. Se récréer n'a rien de condamnable, puisque c'est se créer à nouveau, se refaire pour le travail. Toutefois, il est évident qu'il entre ici, dans le choix des délassements et des plaisirs, une question de tact chrétien. On ne peut pas donner de règle stricte à cet égard; mais nous renvoyons volontiers aux principes généraux qui ont été posés à la Conférence de Paris, en 1867.

Enfin, dans notre jeunesse populaire se rencontre un besoin d'instruction qu'il importe de relever. Ce besoin peut n'être pas toujours bien senti, il n'en est pas moins réel. Entre la sortie de l'école et l'entrée au régiment, il est inadmissible que le jeune homme ne continue pas à meubler son esprit. Les Unions pourraient, dans cet ordre, jouer un grand rôle par l'organisation de cours et de conférences. Dans les villes, la chose leur est toujours possible. Elle est très loin d'être impossible dans les campagnes. Les Unions de village trouveraient toujours à leur portée, si elles le voulaient bien, un homme qui consentirait à leur prêter le concours de son instruction supérieure: les médecins, les pharmaciens, les ingénieurs, les grands propriétaires instruits, les professeurs en retraite, etc. (nous ne parlons pas des pasteurs, dont elles reçoivent tant, mais à qui elles s'adressent trop exclusivement), ont toujours quelque chose d'utile, de moral, d'intéressant à enseigner. Que de fois ils s'affligent eux-

mêmes de voir tant de préjugés tenaces dans l'esprit des paysans ! L'Union pourrait leur offrir le milieu favorable où ils travailleraient avec elle à déraciner ces mauvaises herbes pour y jeter plus efficacement ensuite la bonne semence.

Notre intention n'est nullement de tracer ici un programme détaillé de l'activité des Unions. Nous tenons seulement à indiquer dans quel esprit elles doivent travailler. Rendant ainsi des services sociaux, elles seraient vite appréciées et populaires; on viendrait à elles et elles pourraient alors travailler plus fructueusement à conduire au Christ les jeunes générations soumises à leur heureuse influence.

Il va sans dire que, tout en ayant le même programme général, les Unions ne pourraient pas avoir le même travail dans toutes les localités. Tailler leur activité sur un même patron, serait infailliblement restreindre le cercle de leur influence et paralyser leurs efforts. Comment, en effet, pourraient-elles travailler de même à la ville et à la campagne, dans les milieux industriels et dans les centres commerçants ? L'important est qu'elles sachent se faire « tout à tous ». C'est donc à chacune à trouver ce qu'elle peut avoir à faire.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de relater le rôle qu'elles devraient jouer dans la lutte contre l'un des plus grands fléaux de l'heure actuelle : la désertion des campagnes.

Cette lutte est hardiment engagée. Parmi les cham-

pions de tout ordre qui la soutiennent, les uns ne semblent préoccupés que d'une chose : compléter l'instruction donnée par l'État aux jeunes adolescents, en y joignant des connaissances nouvelles en harmonie avec leur état social présumé, agricole, industriel ou commercial. Pour les autres, cette instruction est impuissante à elle seule à enrayer la marche de la corruption rurale. Comme nous l'avons remarqué au début de cette étude, il lui faut donner pour compagne inséparable, l'éducation morale. Dans l'espèce, cette éducation consiste à éclairer les jeunes villageois sur leurs véritables intérêts, sur les dangers pour eux d'une émigration irréfléchie, sur les avantages réels de la vie agricole; elle consiste, d'autre part, à les désabuser des vaines jouissances que semblent leur offrir les séductions citadines. Mais ce travail éducateur, qui s'en chargera? Où sont les hommes instruits, éclairés, moraux, dévoués, capables de se faire entendre, comprendre et suivre dans cette voie? Où sont les œuvres qui réaliseront ce plan séduisant? Ces hommes sont partout où se trouvent des Français qui comprennent leur devoir. Et, Dieu merci, ils sont nombreux encore. Les œuvres partout, dues à l'initiative privée, rivalisent d'ardeur et de zèle contre l'ennemi commun. Parmi celles qui émanent de l'initiative protestante, les Unions chrétiennes de jeunes gens peuvent rendre des services de premier rang. Si à l'origine elles n'ont pas eu dans leur conception évangélisatrice ce but spécial (et il n'en pouvait être question, puisque l'émigration n'apparaissait pas

encore avec tous ses dangers), cette mission rentre admirablement dans le rôle de moralisation et d'évangélisation qu'elles se sont tracé. Qu'ont-elles à faire pour cela? Devenir moins religieuses, moins studieuses de la parole biblique? En aucune façon. Ce foyer de vie est nécessaire à leur activité chrétienne. Mais ne peuvent-elles se transformer, élargir le cercle de leur action, de façon à offrir un asile à tous les jeunes gens honnêtes et soucieux de suivre le droit chemin? Elles se feront certainement toutes un devoir d'offrir à ces nouveaux amis les distractions saines et les joies fraternelles qu'elles recèlent dans leur sein; de leur offrir encore les moyens de s'instruire et de remplir leur obligation professionnelle. Rien ne les empêche même d'ouvrir dans les campagnes des conférences, des cours, et d'y intéresser le jeune cultivateur. Car, si le paysan peut être conquis par la ville quand il va vers elle, pourquoi ne le serait-il pas, si la ville vient à lui? Les distractions urbaines envahissent de plus en plus les campagnes, et lutter contre elles, c'est lutter contre ce qui attire trop souvent le jeune cultivateur loin des champs. Voilà donc, pour nos jeunes sociétaires chrétiens, une occasion favorable de dépenser des trésors de lumière, de charité et de vertu. Si, malgré leurs efforts pour retenir le jeune agriculteur à son village, celui-ci leur échappe afin de s'envoler vers la ville, il leur restera un dernier moyen, celui de le sauver, en l'envoyant à l'Union de la cité qui l'attire. Là, du moins, on pourra l'entretenir dans ses bons sentiments et lui faire reprendre, à l'heure favo-

nable, le chemin de sa bourgade. Cet appel à nos jeunes Unions, d'origine protestante, a une grave raison d'être entendu, si nous voulons avoir une place d'honneur dans la lutte où nous sommes précédés en partie par les catholiques. Dans bien des campagnes, en effet, les jeunes adolescents sont réunis par un patronage rural, dans un local approprié spécialement à cet usage, ou simplement au presbytère, où on les intéresse de vingt manières différentes.

Une enquête, qu'on est autorisé à croire exacte, plutôt incomplète même, nous signale l'existence d'au moins 6.000 patronages catholiques. Ce mouvement prodigieux, commencé il y a quelques années et encouragé par le pape Léon XIII, suit une progression constante. Dans un congrès tenu au commencement de cette année, à Marseille, une importante décision a été prise au sujet des patronages confessionnels catholiques, celle d'en établir un partout où surgirait une œuvre laïque de protection juvénile.

C'est qu'en effet, à côté des œuvres catholiques pour le sauvetage de l'adolescence, s'élèvent de nombreuses œuvres laïques, dues à l'initiative de libres-penseurs, non pas toutes, évidemment, mais en grande majorité. Car la pensée qui préoccupe en partie les organisateurs de ces œuvres protectrices est précisément d'enlever le jeune homme, le citoyen des générations futures, à l'influence qu'on est convenu d'appeler cléricale.

Ils estiment que l'instruction primaire donnée par

l'État est insuffisante, et ils ont entrepris d'y adjoindre l'instruction post-scolaire et l'éducation nationale populaire. Pour cela, ils ont fondé deux grandes catégories d'œuvres : les Patronages et les Sociétés d'anciens élèves. Or le résultat, en dépit des tâtonnements inhérents au début, est immense. En trois années, ces diverses œuvres sont montées de 50 au nombre de 2.350. Pendant le même laps de temps, les cours d'adultes passaient du nombre de 4.500 à celui de 16.300.

« Cette lutte, dit M. le professeur Raoul Allier, entre éducateurs également ardents, également convaincus de la grandeur, de l'importance de leur tâche, et qui réunit à droite comme à gauche tant d'hommes de bonne volonté, je ne veux pas chercher ce qu'elle a de réjouissant ; je ferme les yeux sur ce que certaines de ces tendances peuvent avoir d'inquiétant.

« Mais sommes-nous sûrs, nous qui faisons profession de savoir où sont la Vérité et la Force, sommes-nous bien sûrs d'avoir pris là-dedans la part que nous devons ?

« Je pose la question, je m'interdis d'y répondre. C'est à chacun de nous à le faire pour lui-même et devant Dieu. Si elle provoque en lui quelque remords, qu'il accepte le reproche intérieur qui l'importune !..... et au travail pour la France et pour Christ ! Si, tout compte fait, il peut lever la tête, tant mieux pour lui ! Que la joie éprouvée lui soit un motif de redoubler de zèle et que Dieu lui soit en aide ! »

Puisse l'appel chaleureux que nous adressons aux Unions, pour un redoublement d'activité dans ce champ de lutte éducatrice, être entendu des cœurs généreux qui les composent ! Puisse surtout l'ardente prière que nous adressons au Ciel pour le succès de leur zèle, être exaucée. Nous appelons sur eux l'Esprit de Dieu, qui seul régénère, vivifie, sauve les hommes et les nations !

Vu : Le président de la Soutenance,
R. ALLIER.

Vu : Le doyen,
A. SABATIER

Vu et permis d'imprimer :
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

